

curiosité et s'enhardissant peu à peu, sortent de leurs retraites et se hasardent même à venir toucher les vêtements et les armes de leurs ennemis, qu'ils prennent pour des êtres surhumains. Revenu de son erreur et de son effroi, le grand chef Guacanagari (Simon), grave et solennel, présente à Colomb le calumet de la paix ; puis, après quelques délibérations faites par signes, une danse ronde s'exécute avec force cris de joie et au son bruyant du tam-tam. La réconciliation est faite. Colomb prend la parole ; et, grand dans le couronnement de ses efforts comme il le fut dans le malheur, il exprime dans un discours pathétique, les plus nobles sentiments à l'égard de ses compagnons. Les sauvages écoutent avec un étonnement mêlé de respect ce langage nouveau. L'un d'eux, Guanahanian (Alias), prend la parole à son tour et dans un baragouinage où l'on croit reconnaître quelques mots d'anglais, il rend parfaitement son rôle de souhaiter la bienvenue aux étrangers, en langue indigène. Puis—
e finita la comedia — l'Amérique était découverte ; et le quart d'heure d'après, les naturels du pays étaient redevenus hommes civilisés, catholiques fervents, canadiens-français, écoliers térésiens. Pendant quelque temps encore, il va sans dire, l'éloquence continua de couler ; des discours pathétiques entremêlés de chansons nationales, furent prononcés par P. Cousineau, A. Paiement, J. Leclair et J. Beaulieu.

On institua des jeux qui furent couronnés d'un goûter délicieux pris sur l'herbette Et ce fut le retour, le retour au Séminaire, musique en tête, militaires au centre, sauvages en queue. Sur tout le parcours, comme dans la matinée : Vive l'Amérique ! vive Colomb ! vive la joie !

Nouvelle danse ronde exécutée, aux sons de la fanfare, en face du collège, autour du boulingrin, en présence de la foule accourue ; nouveau discours du personnage Colomb, qui vote des remerciements à tout son monde.

Maintenant, en attendant la grande démonstration de ce soir, les brillantes illuminations, les inscriptions